

QUELQUES POETES DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

« Ah Dieu que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague je l'ai polie
Le vent se mêle à vos soupirs
Adieu ! voici le boute-selle
Il disparut dans un tournant
Et mourut là-bas tandis qu'elle
Riait au destin surprenant »

Ce poème, *L'adieu du cavalier*, publié en 1918 dans le *Mercure de France*, est signé Guillaume Apollinaire. Il est le poète de l'amour puis de la guerre, de l'amour et de la guerre ; de la guerre qui détruit l'amour, ce que nous dit cet *Adieu...* adressé à Louise de Coligny qui a laissé partir son amant sans trop d'émoi. De toute façon l'amour est malheureux, tel que le fait apparaître déjà *La Chanson du mal aimé*, contenue dans *Alcools*. Apollinaire s'y révèle un grand chanteur lyrique en même temps que le rénovateur audacieux des formes esthétiques. Le recueil est paru en 1913.

1. 1913.

« Apollinaire 1900-1911

Durant 12 ans seul poète français ».

Qui dit cela en cette même année 1913 ? Celui qui entend bien lui faire concurrence en tant que poète français : Blaise Cendrars. Lui aussi est, du point de vue stylistique, un révolutionnaire. On dit même que ses *Pâques à New York* auraient influencé le *Zone* d'Apollinaire, qui ouvre *Alcools*. Il a réalisé ce que l'on appelle le premier « livre simultané », qui unit le texte et son illustration. Le texte, c'est la *Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France*, que Cendrars a disposé verticalement sur une feuille de papier de 2 mètres de haut tandis que Sonia Delaunay a composé des variations colorées abstraites en face des strophes de ce très long poème :

« En ce temps-là j'étais en mon adolescence

J'avais à peine seize ans et je ne me souviens déjà plus de mon enfance

J'étais à 16 000 lieux du lieu de ma naissance

J'étais à Moscou »...

Et, un peu plus loin, cette phrase comme un refrain :

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

L'œuvre est exposée non pas à Montmartre mais Chaussée d'Antin (Paris IX^e), dans les locaux de la revue *Montjoie*. Celle-ci, sous-titrée « organe de l'impérialisme culturel français » a été lancée quelque temps auparavant par un troisième poète et animateur de la vie culturelle à Paris au début du vingtième siècle, Ricciotto Canudo. Les collaborateurs de *Montjoie* sont nombreux. Parmi eux, on compte donc Blaise Cendrars et... Guillaume Apollinaire.

Or ces poètes partagent une caractéristique commune. Ils sont d'origine étrangère tous les trois et tous les trois de langue française. Guillaume Apollinaire - de son vrai nom Kostrowitzky - est polonais par sa mère, une jeune aristocrate menant une vie d'aventurière (elle écume les casinos et cherche avec plus ou moins de bonheur de riches protecteurs) tout en ayant un officier italien pour père... non officiel¹. D'ailleurs, il est né en Italie, comme Ricciotto Canudo qui arrive à Paris en 1902 à l'âge de 25 ans. Blaise Cendrars lui, est suisse, né Frédéric Sausser à la Chaux-de-Fonds. Il débute dans la vie comme une sorte de globe-trotteur : quand il s'installe dans la capitale, en 1912, à 25 ans lui aussi, il a déjà vécu en Russie et à New York.

Rassemblés autour d'intérêts esthétiques semblables, ils partagent une même ouverture d'esprit et sont portés par l'amour, l'amour des femmes en ce qui concerne Guillaume Apollinaire tout spécialement et, pour tous les trois, l'amour qu'ils éprouvent pour la langue française ; langue qu'ils n'hésitent pas à pousser dans ses retranchements. Ils se rencontrent, travaillent ensemble, s'écrivent²... Peut-être qu'il se jalourent quelquefois ? Qu'importe ! Bientôt, ils vont s'engager, d'un même mouvement, dans la guerre.

2. 1914 : des poètes à la guerre.

Le 31 juillet 1914, Guillaume Apollinaire se trouve à Deauville avec le dessinateur et critique d'art André Rouveyre. Tous deux font un reportage pour le journal *Comœdia*. Ils

¹ Francesco Flugi d'Aspermont.

² La correspondance Apollinaire/Canudo a été éditée.

rentrent le plus vite possible à Paris à bord de *La Petite Auto*, titre du poème d'Apollinaire qui commence ainsi :

« Le 31 du mois d'Août 1914

Je partis de Deauville un peu avant minuit

Dans la petite auto de Rouveyre »...

Deux remarques : il faut remplacer « le 31 du mois d'a-ouât » par le 31 de juillet ! Août renvoie vraisemblablement à la chanson de marin « Au 31 du mois d'a-ouât, nous aperçûmes une frégate d'Angleterre qui fendait la mer et les flots... C'était pour aller à Breslau », en Allemagne donc. Quant à la petite auto, ce n'est pas l'ami Rouveyre qui la conduit mais un chauffeur.

Et le poème s'achève par ces vers :

« Et quand après avoir passé l'après-midi

Par Fontainebleau

Nous arrivâmes à Paris

Au moment où l'on affichait la mobilisation

Nous comprîmes mon camarade et moi

Que la petite auto nous avait conduits dans une époque Nouvelle ».

Que l'on se dirige vers une « époque nouvelle » est l'un des thèmes favoris d'Apollinaire depuis le premier vers de *Zone*, le premier poème d'*Alcools* :

« À la fin tu es las de ce monde ancien »...

Dans ses écrits sur l'art³ et les peintres, et parmi eux, de préférence sur celui qui est l'inventeur, avec Georges Braque⁴, du cubisme, c'est-à-dire Picasso avec qui il s'est lié d'amitié dès 1905, le poète développe son goût pour toutes les manifestations de cette époque nouvelle. Elle est, pour l'instant, celle de la guerre. Qu'à cela ne tienne, Apollinaire va s'intéresser à la guerre ! Non seulement il va s'engager ; il va participer de tout son être à ce qu'elle implique, jusqu'à ses conséquences ultimes. Il n'est pas seul à prendre l'évènement à bras le corps. Les affiches qui annoncent la mobilisation, comme le dit son

³ Ses *Méditations esthétiques* sont une réflexion sur le cubisme et les peintres cubistes.

⁴ Petite précision : le peintre Georges Braque, comme Apollinaire, sera blessé à la tête et trépané. Mais son œuvre ne représente rien de la guerre.

poème, fleurissent sur les murs. Ricciotto Canudo et Blaise Cendrars signent le 1^{er} août un appel aux « étrangers amis de la France » :

« Tout homme digne de ce nom doit aujourd'hui agir, doit se défendre de rester inactif au milieu de la plus formidable conflagration que l'histoire ait jamais pu enregistrer. Toute hésitation serait un crime. Point de paroles, donc des actes ».

De nationalité étrangère, ces deux poètes ne peuvent pas rejoindre l'armée française ; ils s'engagent dans la Légion étrangère et deviennent des EVDG, « engagés volontaires pour la durée de la guerre ». Guillaume Apollinaire aussi est de nationalité étrangère mais la Légion ne l'accepte pas dans ses rangs. Il n'est plus vraiment jeune (il est né en 1880 ; Canudo, lui, est de 1877 ; Cendrars a dix ans de moins) et paraît peut-être... un peu trop gros !!! Toujours est-il qu'il demande à rejoindre l'artillerie de l'armée régulière tout en déposant une demande de naturalisation⁵. Finalement, on l'accepte :

« Je me suis engagé sous le plus beau des cieux

Dans Nice la Marine au nom victorieux⁶ »...

Sans entrer ici dans les détails, que peut-on dire de la guerre de ces trois poètes ? Ils seront lourdement meurtris par les combats. Deux d'entre eux vont en mourir. Le 28 septembre 1915, devant la ferme Navarin en Champagne, le caporal Blaise Cendrars a le bras droit fracassé par un projectile alors qu'il mène ses hommes à l'assaut de la tranchée *Kultur*. Il faut l'amputer. L'année suivante, le 17 mars 1916, Guillaume Apollinaire, transféré à sa demande dans l'infanterie et nommé sous-lieutenant, est blessé à la tête dans le Bois des Buttes devant Berry-au-Bac. Il faut le trépaner. Terriblement affaibli, il sera terrassé par la grippe espagnole le 9 novembre 1918, deux jours avant l'armistice. Ricciotto Canudo, promu capitaine après avoir fait campagne en Argonne et envoyé dans les Balkans, en revient physiquement très atteint. Comme Apollinaire, il mourra des suites de ses blessures, simplement un peu plus tard, en 1923.

Mais avant de mourir, malgré la blessure, les souffrances qu'elle entraîne, l'invalidité, chacun des trois aura eu le temps d'effectuer son métier de poète, et donc de mettre en mots cette terrible expérience. Ils le feront, si l'on peut dire, en ordre dispersé. Le compagnonnage des premières années du siècle ne peut se maintenir. Il n'y a plus de

⁵ Elle lui sera accordée en 1916, la même année que pour Blaise Cendrars.

⁶ Le nom d'origine grecque de la ville de Nice, Nikè, signifie la victoire.

rencontres joyeuses, parfois mondaines mais toujours à finalité esthétique, dans les locaux de la revue *Montjoie* : les artistes se trouvent sur le front. Quelques-uns ont quitté Paris. La revue elle-même a cessé d'exister. D'ailleurs, la plupart des petites publications littéraires d'avant-guerre ont disparu. Ne restent plus que les grands titres. Apollinaire collabore au *Mercur de France*, Canudo à *Paris-Midi*.

Cendrars se débrouille comme il peut. Il a beaucoup de mal à surmonter sa mutilation. Pour survivre, il fait ce que l'on appellerait aujourd'hui des petits boulots : il assiste le cinéaste Abel Gance lors du tournage en 1918 du film muet *J'accuse*. En chemise blanche avec une manche vide à la place du bras droit, il est l'un des anciens combattants qui, étendus morts sur le champ de bataille, se relèvent et entreprennent une marche irrépressible contre la guerre⁷.

Cette guerre, Blaise Cendrars l'aborde d'une manière détournée alors qu'il sort d'une convalescence difficile, en 1916. Dans *La guerre au Luxembourg*, il imagine des enfants qui jouent dans le jardin du Luxembourg à des jeux... des jeux que l'on pourrait dire interdits [comme pour le film de René Clément, avec Brigitte Fossey, en 1951], mais ils restent innocents :

« Il n'y a que les petits enfants qui jouent à la guerre
 [...] On part à l'assaut du garde qui seul a un sabre authentique
 Et on le tue à force de rire
 Sur les palmiers encaissés le soleil pend
 Médaille militaire
 On applaudit le dirigeable qui passe du côté de la Tour Eiffel
 Puis on relève les morts
 Tout le monde veut en être
 Ou tout au moins blessé
 Coupe coupe
 Coupe le bras coupe la tête
 On donne tout
 Croix rouge
 Les infirmières ont 6 ans
 Leur cœur est plein d'émotion »...

⁷ Le film peut se voir sur *Youtube*.

Finalement, les enfants cessent de jouer à la guerre. Ils préfèrent manger des gaufres :

« Elles sont prêtes

Il est cinq heures.

Les grilles se ferment »...

Le jeu s'arrête. Il reprendra demain. Et il y a eu ces mots : « Coupe coupe Coupe le bras »... Blaise Cendrars ne reparlera vraiment du conflit, de la mobilisation, de la vie dans les tranchées, de ses camarades légionnaires et de sa blessure, que dans *La Main coupée*, un livre-témoignage paru trente ans plus tard, en 1946. En revanche, dans le très court texte de *J'ai tué*, sorti en novembre 1918, il veut restituer l'ambiance des combats en proposant l'équivalent verbal des impressions physiques ressenties :

« Tout pète, craque, tonne, tout à la fois. Embrassement général. Mille éclatements. Des feux, des brasiers, des explosions. C'est l'avalanche des canons. Le roulement. Les barrages. Le pilon. [...] Nous sommes sous la voûte des obus. On entend les gros pères entrer en gare. Il y a des locomotives dans l'air, des trains invisibles, des télescopages, des tamponnements. [...] Cela tousse, crache, barrit, hurle, crie et se lamente. »

Puis il termine en avouant ce qu'il a fait, lui, soldat :

« J'ai le sens de la réalité, moi poète. J'ai agi. J'ai tué. »

« J'ai tué »... Il ajoute :

« Comme celui qui veut vivre. »

De son côté, Ricciotto Canudo livre plusieurs récits immédiats dont l'un a été réédité en 2005⁸ : *Mon âme pourpre, roman de la forêt et du fleuve*. La forêt est celle de l'Argonne (en France), le fleuve est le Vardar qui traverse la Macédoine jusqu'à Salonique (aujourd'hui Thessalonique). Le livre évoque d'abord les soldats garibaldiens qui se battent dans les bois de la Gruerie, à Courte-Chausse, à Pierre-Croisée, au Four-aux-Moines... Ce sont des noms pittoresques pour des visions de mort et... oui, de poésie. Malgré l'horreur, Ricciotto n'oublie pas qu'il est avant tout un poète et un critique d'art. Pour lui, la guerre crée des « tableaux sans forme avec des nuées de couleurs. Jours gris et nuits rouges. Le ciel est bas sur l'Argonne ».

⁸ Éditions Tensing.

Sous ce ciel que les tirs d'obus illuminent, la « chair flasque de la forêt » attire les hommes et les absorbe ; elle les avale. Les arbres « blessés et décapités sont soumis à la torture », comme s'ils étaient des hommes et les hommes se tuent les uns les autres. Tout se mêle et se mélange dans « le lit moelleux de la terre liquide », c'est-à-dire dans la boue qui caractérise l'enfer du front, auquel l'enfer de Dante, dit-il, n'a rien à envier.

C'est effectivement de la poésie mais elle renvoie sans cesse à une réalité de douleur que l'on retrouve dans *S.P.⁹ 503, le poème du Vardar* (1923). Cette poésie se réclame du courant unanimiste initié par Jules Romains, futur auteur des *Hommes de bonne volonté* et l'un des amis avant-guerre de Canudo. Celui-ci, qui se dit « nœud de cordage de l'énorme et pourpre nef », se sent relié à tous les hommes en même temps qu'à la nature meurtrie :

« Nous sommes des morts qui s'en vont vers leur sépulture

Très las d'avoir vécus, et n'ont plus ni voix ni figure [...]

Nous sommes un fleuve très lent de chair qui chemine ».

Dans le fleuve -le Vardar-, comme dans la forêt, tout se confond, les eaux et les corps qu'elles charrient :

« Nuages roux où roulent des cadavres

En masses, telles les eaux d'un fleuve ;

des cadavres enveloppés de bannières et de fanions,

De tous les drapeaux de la passion de la France ».

Ici s'exprime tout simplement le patriotisme de Ricciotto Canudo, pour lequel il va mourir. C'est ce même sentiment qui anime Guillaume Apollinaire (en 1902, l'année où Canudo arrivait à Paris, -mais ce n'est qu'une coïncidence !- il a francisé ses deux premiers prénoms, Guglielmo ou Wilhelm, comme le nommait sa mère, et Apollinaris¹⁰, afin d'en faire son pseudonyme).

En avril 1918, dans le *Mercure de France*, Guillaume Apollinaire publie *Calligrammes : poèmes de la paix et de la guerre*. La plupart traitent de la guerre. Certains d'entre eux sont disposés sur la page avec une typographie singulière qui utilise les lettres pour dessiner un motif : un jet d'eau, la tour Eiffel, une montre, un chariot d'artilleur...

⁹ S.P. = Service postal.

¹⁰ Faisant référence à son grand-père maternel ; en italien : Apollinare.

« Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit

Elles montent sur leur propre cime et se penchent pour regarder

Ce sont des dames qui dansent avec leurs regards pour yeux bras et cœur

C'est aussi l'apothéose quotidienne de toutes mes Bérénices dont les chevelures sont devenues des comètes

Ces danseuses surdorées appartiennent à tous les temps et à toutes les races

Elles accouchent brusquement d'enfants qui n'ont que le temps de mourir

Comme c'est beau toutes ces fusées

Mais ce serait bien plus beau s'il y en avait plus encore »...

Ce poème *Merveille de la guerre* n'a pas été très bien reçu par d'autres poètes qui pourtant, au départ, considéraient Apollinaire comme leur maître : les premiers surréalistes, André Breton et Louis Aragon. Ils ont négligé la suite du poème, qui assimile la guerre à une dévoration fantastique, synonyme d'épouvante :

« C'est un banquet que s'offre la terre

Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles

La terre a faim et voici son festin de Balthasar cannibale »...

Et puis, l'avant-dernière strophe, en guise de testament :

« Je lègue à l'avenir l'histoire de Guillaume Apollinaire

Qui fut à la guerre et sut être partout »...

Ils ont critiqué encore plus vivement *L'adieu du cavalier* cité au tout début, auquel ils ont reproché le premier vers (« Ah Dieu, que la guerre est jolie »), estimant que le poète était devenu, carrément ! militariste ; quelqu'un comme Paul Déroulède¹¹.

3. 1917 : le surréalisme et la guerre.

Et pourtant... Surréalisme... Le mot a été inventé en 1917 par Guillaume Apollinaire lui-même. Dans le programme qu'il a rédigé pour le ballet *Parade* joué au théâtre des Champs Elysées le 18 mai, divertissement imaginé par Jean Cocteau sur une musique d'Erik Satie avec des costumes et un rideau de scène peints par Picasso, il écrit en effet : « De cette

¹¹ Né en 1846, Paul Déroulède est mort en janvier 1914.

alliance nouvelle [entre la peinture et la danse, la plastique et la mimique], il est résulté une sorte de sur-réalisme [en deux mots] où je vois le point de départ d'une série de manifestations de cet esprit nouveau». Encore l'esprit nouveau ! Mais l'un des cofondateurs du surréalisme, Philippe Soupault, note dans ses *Mémoires de l'oubli* : « C'était l'année de la bataille de Verdun, et le Tout-Paris, les snobs et les embusqués parlaient d'un ballet 'russe' intitulé Parade. Plus de 200 000 morts de chaque côté. Comment, comme je le fis, ne pas se révolter ? »

L'année suivante, en 1918, Apollinaire réalise sa propre pièce de théâtre, *Les Mamelles de Tirésias*. Il écrit dans sa présentation : « Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a ainsi fait du surréalisme sans le savoir. » ; surréalisme dans son orthographe définitive.

Mais qui sont, durant ces années de guerre, ceux qui vont fonder le mouvement surréaliste, le définir, le promouvoir et le faire vivre ? D'abord, ils sont jeunes : Philippe Soupault, dont nous venons de parler, est né en 1897. Louis Aragon aussi. André Breton est né un an plus tôt, en 1896. Philippe Soupault est étudiant en Droit. Il ne fait pas la guerre parce qu'il a été victime d'un accident de vaccination anti-typhoïde alors qu'il suivait sa formation d'artilleur, en 1916. André Breton et Louis Aragon sont étudiants en médecine. Louis Aragon a été reçu à l'examen qui lui a permis de devenir en 1918, année où il rejoint le front, médecin auxiliaire [un grade intermédiaire entre le sous-officier et l'officier, l'équivalent de l'aspirant dans l'infanterie]. Sa conduite alors est exemplaire. Il ne l'évoquera que très rarement mais il a été décoré de la croix de guerre le 15 août 1918 en récompense de son dévouement : il est allé chercher des blessés jusque sous le feu. Et à Couvrelles, dans l'Aisne, le 6 août 1918, il a été enseveli à trois reprises par un bombardement ; expérience de très forte proximité avec la mort. On trouve quelques traces de cette expérience radicale dans son œuvre poétique, par exemple dans « Secousse », de son recueil *Feu de joie* :

« BROUF. [...] le paysage en miette Hop l'univers verse »...

Le vers suivant suggère même un état de stress traumatique :

« Qui chavire L'autre ou moi »...

L'autre... Toute sa vie, Aragon s'interrogera sur son identité profonde. Il est en effet l'enfant adultérin d'un père tout puissant, le préfet Louis Andrieux, et d'une toute jeune mère qui a accepté de passer pour sa grande sœur tandis que les grands-parents maternels

prétendaient être ses parents, afin de sauver les apparences. La commotion due à l'enfouissement n'arrange rien. Il ne sait pas, dit-il dans le *Roman inachevé* (1956), « À huit cents mètres de Couvrelles, Quel est celui qu'on prend pour moi ». Il vient de déchiffrer une inscription sur une croix de bois, au bord du chemin des tranchées, mais il ne sait pas à qui elle renvoie : qui est enseveli sous cette croix. Celui que l'on a porté en terre à cet endroit, il ne parvient pas à bien lire son nom : lui ? Un autre ? Quel autre ?

Son attitude héroïque va de pair avec son hostilité farouche à la guerre. André Breton est lui aussi un opposant irréductible mais, ayant échoué à l'examen de médecin auxiliaire, il n'est allé sur le front qu'assez peu, comme brancardier. Pour ces deux amis qui se sont rencontrés en 1917 à l'hôpital du Val de Grâce où ils effectuaient un stage dans le service psychiatrique (dit, à l'époque, « des aliénés » ; on sait que les surréalistes valorisent la folie : elle permet de dépasser les limites de l'existence), l'essentiel est de réinventer le monde. Ils sont proches, d'abord d'Apollinaire, qu'ils admirent avant de s'agacer de son patriotisme, puis du mouvement Dada, radicalement contestataire. En 1919, avec Philippe Soupault, André Breton expérimente l'écriture automatique, ce qui donnera *Les Champs magnétiques*, texte fondateur. Aragon ne peut collaborer à l'entreprise parce qu'il est toujours sous les drapeaux, en Allemagne occupée. Mais il rejoint bientôt ses deux amis. Ensemble, ils publient la revue *Littérature* dont le titre reprend le terme qui clôture *l'Art poétique* que Paul Verlaine a composé en 1874 :

« De la musique encore et toujours !

[...] Que ton vers soit la bonne aventure

Éparse au vent crispé du matin

Qui va fleurant la menthe et le thym

Et tout le reste est littérature »...

Le surréalisme est lancé. Son histoire ne peut se séparer de la guerre. D'ailleurs André Breton déclarera en 1942 : « Le surréalisme ne peut historiquement être compris qu'en fonction de la guerre, de 1919 à 1938, en fonction à la fois de celle dont il part et de celle à laquelle il retourne. » Et Aragon dira en 1968 « Nous sommes des hommes dont la jeunesse s'est formée dans les conditions de la guerre de 14-18, pour qui la lutte contre la guerre a été l'essentiel. »

Bien qu'il prétende souvent le contraire, la Première Guerre mondiale apparaît régulièrement dans ses écrits, et par exemple, dans son roman de 1944, *Aurélien*. Et bien que l'on connaisse surtout les poèmes que la Résistance lui a inspirés, comme *Le Crève-Cœur* ou *La Diane française*, Aragon en a composé quelques-uns, entre 1917 et 1919, où l'on peut lire entre les lignes quelque chose du front. Ils sont rassemblés dans *Feu de joie*, déjà cité, ainsi *Le Délire du fantassin*, qui, dira le poète, « marque son arrivée dans les tranchées » :

« L'enfant fantôme fend de l'homme

Entre les piliers de pierre

2 π R son tour de tête

(La tour monte attention au ciel)

Comme il mue avec sa voix de rogomme

il effraye à tort ou à raison l'orfraie empaillée

Qu'on ne voit pas à cause de la chaleur

à cause de la couleur

à cause de la douleur

Jamais la boule en buis ne pourra retomber

Sur le bout de bois blanc du bilboquet »

C'est par cette image pleine de mystère que nous arrivons au bout de l'histoire des poètes, de quelques poètes dans la guerre. Quel mot choisir pour résumer ce parcours ? Tout simplement, voir. D'abord, ces poètes se veulent des voyants à la suite d'Arthur Rimbaud qui déclarait « qu'il faut être voyant, se faire voyant »¹². Ils voient la guerre et le monde, la création de l'un, la destruction par l'autre. Blaise Cendrars en tire l'argument de son poème de 1919 illustré par le peintre Fernand Léger : *La création du monde filmée par l'Ange Notre-Dame...* Filmée ?

Nous avons évoqué le même Cendrars figurant dans le film d'Abel Gance. Il admire Charlie Chaplin, Charlot, sur qui Aragon compose entre 1917 et 1919 un *Charlot mystique* puis un *Charlot sentimental*. Et Ricciotto Canudo... Lui aussi a travaillé avec Abel Gance et c'est lui encore qui a inventé l'expression de « 7^e art » appliquée au cinéma. Quant aux

¹² « Lettre du voyant », à son ami Paul Demeny, 1871.

surréalistes... Ils aimeront le cinéma, et divers films pourront se réclamer du surréalisme d'*Entracte* (René Clair) à *Zéro de conduite* (Jean Vigo) en passant par *Un Chien andalou* (Luis Bunuel)... Mais si le cinéma, du moins en ses débuts, est évidemment lié au fait de voir - voir différemment-, et si le reste est littérature, les poètes surréalistes ne manquent pas d'écrire, écrire étant la fonction première de la poésie (et puis dire, et puis chanter, et puis...)

En 1924, André Breton publie son premier *Manifeste du surréalisme* ainsi qu'une revue intitulée *la Révolution surréaliste* qui deviendra *Surréalisme au service de la révolution*. Révolution. C'est toujours d'Histoire qu'il s'agit, mais c'est maintenant... une autre histoire. Et ce que les poètes ont fait là-dedans...

En 1917, au moment où la révolution éclate en effet en Russie, un Allemand de 36 ans, Hugo Ball, réformé pour raison médicale¹³ et qui s'est réfugié en Suisse, apparaît sur la scène du cabaret Voltaire. Ce lieu « *underground* » a été créé à Zurich l'année précédente (en 1916), par quelques jeunes gens qui veulent saborder l'ordre établi. Leur chef de file est un poète roumain francophone (mais, disent certains témoins, il parlait français, lors de son arrivée à Paris en 1920, avec un si fort accent qu'on ne le comprenait pas toujours !) : Tristan Tzara¹⁴. Avec quelques amis, comme lui pacifistes convaincus, en rébellion contre la société, il a donc ouvert le cabaret Voltaire (un nom choisi explicitement) puis lancé le premier numéro d'une revue intitulée *Dada*.

Ce nom de *Dada* a été choisi au hasard. La revue « n'a aucune relation avec la guerre et tente une activité moderne, internationale hi hi hi hi », comme le précise un texte d'annonce. Mais le mouvement va connaître un formidable succès, qui se prolonge de nos jours. Tristan Tzara a tout de suite contacté les poètes, en France, de la modernité. Il a publié un poème de Blaise Cendrars mais sans lui demander son avis ! En février 1918, il a proposé plus civilement à Guillaume Apollinaire de collaborer à la revue *Dada*. Le poète a refusé, jugeant que la publication ne se désolidarisait pas suffisamment de l'Allemagne :

« Je suis, quoique soldat et blessé, quoique volontaire, un naturalisé, tenu, par conséquent à une très grande circonspection. »¹⁵

¹³ Hugo Ball, né en Allemagne en 1896, mourra en Suisse en 1927, à 41 ans.

¹⁴ De son vrai nom Samuel Rosenstock. Il est né à Moinesti en Roumanie en 1896 ; il mourra à Paris en 1963.

¹⁵ Suite de la citation : « Je crois qu'il pourrait être compromettant pour moi, surtout au point où nous en sommes de cette guerre multiforme de collaborer à une revue, si bon que puisse être son esprit, qui a pour collaborateurs des Allemands, si Ententophiles qu'ils soient. »

Tristan Tzara s'est rapproché d'André Breton et de Louis Aragon qui vont effectivement rejoindre l'aventure Dada, du moins quelque temps... Mais en attendant, que se passe-t-il au Cabaret Voltaire ce soir de l'année 1917 ?

Hugo Ball, a revêtu une grande cape découpée dans un morceau de carton rigide, il s'est coiffé d'un bonnet en forme de cône...

Et il psalmodie :

« Jolifanto bambla ô falli bambla

grossiga m'pfa habla horem

égiga goramen

higo bloiko russula huju

hollaka hollala

anlogo bung

blago bung

blago bung

bosso fataka ü üü ü

schampa wulla wussa

hej tatta gôrem

eschige zunbada

wulubu ssubudu uluw ssubudu

tumba ba-umf

kusagauma ba umf »

Cela s'intitule Karawane. C'est une réponse à la folie du monde : aux horreurs de la guerre, on ne peut opposer que des mots. Et ces mots n'ont aucun sens... Il faut quand même les prononcer, il faut les écouter. Car ces mots sont une parole et quand il est question de parole... Celle-ci peut sonner comme une énigme, elle n'en dessine pas moins la sphère du sacrée.

Mais ici, que signifie sacré ?

« Liberté : Dada, Dada, Dada, hurlement des couleurs crispées, entrelacement des contraires et de toutes les contradictions des grotesques, des inconséquences : la vie. »

La vie... La vie est sacrée. Eh bien, oui, la vie, c'est dada.

France Marie Frémeaux

* * *